



Entre ciel et terre

Depuis 15 ans, le jazz est accueilli dans son écrin insulaire la 2ème semaine de juillet.

Pour ouvrir le bal, Omar Sosa et Jacques Schwarz-Bart ont invoqué les « créoles spirits » entourés de leurs complices percussionnistes et de deux divines chanteuses : Moonlight Benjamin et Marta Galarraga.

Mais ceux qui s'attendaient à un simple concert ont pu être surpris de constater qu'hier soir la musique venait de très loin, prenant sa source dans les profondeurs spirituelles des cultures Yoruba et vaudou haïtienne. Dès les premières secondes, le ton fut donné par l'entrée des chanteuses, chacune aux couleurs de leur divinité propre : le foulard bleu pour Moonlight représentant Yémanjá, divinité des eaux et déesse mère ; ceinture et collier rouge pour Martha symbolisant Chango, divinité du feu. La couleur dominante pour tous les musiciens était le blanc pour se relier à Obatalà : le roi de tous les orishas, gardien de la paix et de l'harmonie.

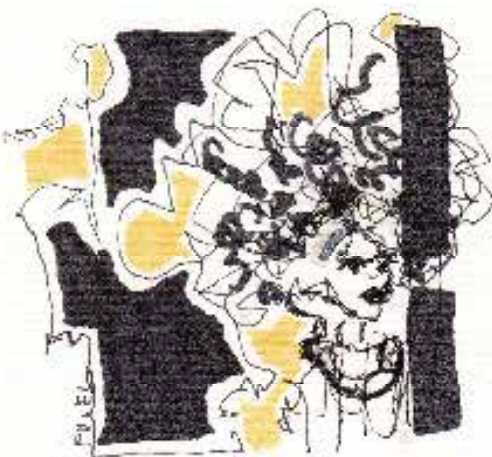
Après l'introduction rituelle des deux

chanteuses, le concert s'est déroulé dans une alternance d'énergies : contemplative, lyrique et de transe plus percussive.

Ainsi les musiciens nous ont offert un paysage sonore subtil, où tous les éléments (l'eau, l'air, la terre, le feu) étaient représentés au travers, par exemple, des traits liquides et poétiques du piano, de phrases calmes et incantatoires du saxo, de l'éloquence des chanteuses maniant avec brio leurs timbres, jouant de leurs graves puissants et profonds comme de leurs aigus saturés ou lumineux, des percussions à l'énergie terrienne nous rappelant que le rythme peut se « connecter à la personne humaine comme un choc électrique ».

Après un tel concert nul doute que l'on peut se rendre sensible aux sons, aux objets, à la nature qui nous entourent et les envisager comme autre chose qu'un simple divertissement. À présent que l'esprit du vieux figuier du Fort Ste Agathe s'est réveillé, ouvrons nos oreilles et laissons-nous bercer par l'ostinato des cigales, le chuchotement du vent, la voix caressante des vagues : tout est son.

Chloé Norel





Entretien avec Jacques Schwarz-Bart



Brother Jacques comme certains l'appellent a posé ses valises quelques jours dans l'île de Porquerolles pour la première fois, accompagné de sa mère et poète Simone Schwarz-Bart. Comme le dit cette dernière, « ...les îles sont les pas de Dieu sur l'eau... ». Et hier soir, les esprits étaient parmi nous, bien vivants pour célébrer une grande fête entre ciel et terre avec *Créole Spirits* dont c'était la 3^e prestation sur scène! Jacques Schwarz-Bart a découvert le gwoka très jeune en Guadeloupe où il est né. Baigné dans la musique et les rythmes, il touche au saxophone ténor la première fois chez une amie de sa mère collectionneuse d'instruments et abandonne une carrière prometteuse après Sciences-Po. Passé par le Berklee College of Music de Boston à 27 ans, il fait ses débuts à New-York entre Roy Hargrove et Chucho Valdés au culot un soir au Bradley's. Ses influences sont variées comme Prokofiev (sonates pour piano et violon avec David Oistrakh en particulier qui nourrissent son art de l'improvisation et ses syncopes), Ray Charles, le chanteur guadeloupéen Robert Loyson, grand maître du gwoka et bien sûr John Coltrane !

Toute la musique du saxophoniste se base sur une histoire à raconter, basée en premier lieu sur une émotion et il se voit comme un architecte qui bâtit une charpente où ensuite se croisent

les équilibres entre silences et bruits, compositions et improvisations, syncopes et lyrisme. C'est bien le cas de ses derniers disques, *Abyss* en 2008 en hommage à son père le romancier André Schwarz-Bart, *Rise Above* en 2010, *The Art of Dreaming* en 2012 et *Jazz Racine Haiti* en 2014. Quant à *Créole Spirits* joué à Porquerolles hier soir avec Omar Sosa, il sortira en disque au printemps prochain ainsi qu'un autre projet appelé *Jewazz* dont la source sera cette fois les chants liturgiques juifs. En attendant, la communion hier soir entre les musiciens et le public a juste été parfaite, rédemptrice, et pour reprendre une chanson créole bâta « Ya yo me curé », nous sommes redescendus guéris du fort Ste Agathe !

Florence Ducommun

